

À  
CORRESPONDANCE DE THÉOLOGIE ÉVANGÉLIQUE

PREMIÈRE LIVRAISON

---

LE

# TESTAMENT DE VINET

ET SON CODICILLE

---

LETTRE A UN VIEIL AMI LAIQUE

PAR

L. BURNIER



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1868

À

La *Correspondance de théologie évangélique* que j'ose inaugurer par la publication de cette première lettre, est destinée à maintenir dans nos églises, moyennant la grâce de Dieu, les saines doctrines qui, depuis un demi-siècle, ont fait l'honneur et la force du Réveil. Ailleurs on peut lire le pour et le contre, dans une mesure plus ou moins égale, sur des sujets même d'importance majeure. Il n'en sera pas ainsi de la *Correspondance de théologie évangélique*, et par là, je pense, elle sera de nature à satisfaire tous ceux qui combattent pour la foi qui a été transmise une fois aux saints. (Jude 3.) C'est, le plus possible, sous la forme de lettres, forme d'une rédaction facile, qu'auront lieu toutes les expositions, discussions, applications et rectifications. Ces lettres paraîtront à des intervalles indéterminés, au fur et à mesure que l'auteur de celle-ci en recevra de vraiment propres à l'instruction et à l'édification. Faisant une telle entreprise dans un âge avancé, et en remerciant Dieu de cette grâce, je me recommande à l'indulgence et aux prières de tous. J'espère d'ailleurs que, vu la forme de publication que j'ai adoptée, il se trouvera facilement quelque continuateur de l'œuvre, quand il plaira au Seigneur de me recueillir dans son repos, comme il l'a fait déjà pour tant de mes anciens collaborateurs et bienheureux amis.

L. BURNIER.



LE

# TESTAMENT DE VINET

ET SON CODICILLE

---

Monsieur et cher ami,

Quand on est, comme vous et moi, près du terme assigné aux plus longues vies, on sait par expérience qu'il n'y a pas tout plaisir à se voir des cheveux blancs. Nous en convenions l'autre jour à propos des infirmités de l'âge et des vides que la mort fait incessamment autour de nous. Il y a autre chose encore pour des vieillards, quand, par la grâce de Dieu et dans l'amour que donne son Esprit, ils continuent à prendre un vif intérêt aux destinées du monde et de l'Eglise. Sans doute, nous ne sommes pas de ceux qui voient le passé tout en beau et qui, à l'aspect du présent, désespèrent de l'avenir. Longue serait la liste des progrès réels que nous avons vus s'accomplir, et nous nous en réjouissons; mais nous ne pensons pas qu'il n'y ait rien à contester dans quelques-uns de ces progrès, ni que les plus avérés ne soient quelque peu compromis par des inconvénients et des dangers nouveaux. Pour ne parler que des choses qui concernent le royaume de Dieu, et me restrei-

gnant au grand corps évangélique, qui voudrait le ramener au point de dépérissement où nous l'avons connu avant le réveil religieux? Mais voilà qu'en vieillissant nous rencontrons aussi des choses nouvelles, qui ne sont pas fort réjouissantes : par exemple. l'avènement de la théologie spéculative, dans un type tout germanique, et, par là, une lutte fort déplorable entre gens qui devraient avoir mieux à faire qu'à réchauffer des disputations du moyen âge. Contempler cette lutte entre frères, et sur quels sujets ! sans en éprouver une vive douleur, c'est impossible ; y prendre part avec le bras énervé du vieux Priam, ce serait imprudent ; y faire entendre quelques paroles de vérité et peut-être d'apaisement, c'est ce qui m'a paru praticable, et je dirai même de devoir. Je m'y suis senti particulièrement engagé quand j'ai vu que tout ce débat a pour point de départ « le testament de Vinet, » mon bon ami d'autrefois et encore plus le vôtre, cher monsieur.

Quoi donc ! Vinet aurait-il fait un testament théologique, comme le cardinal de Richelieu, son testament politique, et l'authenticité en serait-elle plus incontestable ? Oui, monsieur ; et vous devez bien le savoir. La pièce est du 7 mars 1847. Publiée alors par le journal *la Réformation au XIX<sup>e</sup> siècle*, elle fut reproduite en 1854, dans le volume intitulé *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, pages 660 et suivantes ; mais c'est en dernier lieu seulement que cette pièce s'est vue, pour ainsi dire, homologuée par M. Edmond de Pressensé, autre ami de vous et de moi.

M. de Pressensé, justement affligé des plaintes qu'a soulevées son histoire de Jésus-Christ, soit qu'on l'ait mal compris ou qu'il se soit exprimé de manière à ne pas bien rendre sa pensée, a donné dans le *Bulletin Théologique*, revue trimestrielle dont il est le directeur, un *Essai sur la Rédemption*. Le premier article contient l'*Histoire de ce dogme* ; et

voulant montrer combien la théologie contemporaine est défectueuse à cet endroit, il rappelle l'acte d'accusation porté contre elle par notre Vinet. C'était deux mois avant sa mort, à propos de la confession de foi qu'élaborait le premier synode de l'Eglise démissionnaire du canton de Vaud. Voici la portion qu'en cite M. de Pressensé :

« La repentance est une grâce, car tout est grâce. Nous ne pouvons pas plus, par nous-mêmes, et sans Dieu, nous repentir, que nous ne pouvons croire, que nous ne pouvons obéir, que nous ne pouvons persévérer. Cela étant bien reconnu, et reconnu avec bénédiction, disons maintenant que la repentance, qui est une grâce, n'en est pas moins une condition du salut, que le salut n'est offert dans l'Evangile qu'à la repentance, et que la foi ne sauve qu'en tant qu'elle implique ou qu'elle produit la repentance. Rien de plus constant, rien de plus capital dans la doctrine évangélique. Et pour mettre en relief cette grande idée, pour la solenniser en quelque sorte, Jésus-Christ, qui lui-même a prêché la repentance avec le pardon des péchés, a été précédé dans le monde par un prophète, dont la mission spéciale et distincte a été de prêcher la repentance et de dresser ainsi les sentiers du Seigneur. Rien n'a été négligé, ni par Jésus-Christ, ni par ses apôtres, pour donner et maintenir à cet élément de la vérité chrétienne le haut rang qui lui appartient. Or, notre esprit, notre cœur surtout, est comme un vase qui se resserre, pour ne pas contenir, on le dirait du moins, la vérité tout entière. Quelque chose de cette liqueur divine s'échappe toujours par-dessus les bords du vase, sans compter, hélas ! ce qui s'en va par les fêlures. L'antinomianisme, qui a été, pourquoi ne le dirions-nous pas ? *l'une des faiblesses de notre réveil et l'un des défauts de la prédication du réveil* <sup>1</sup>, a, sans le vouloir, sans s'en douter, rejeté au second plan, et presque relégué dans l'ombre, le dogme de la repentance considérée comme condition de salut. Et c'est pour cela même qu'il importait, dans un symbole qui n'avait rien de spéculatif, où tout exprimait le concours et la correspondance intime de deux vies, celle de Jésus-Christ et celle du fidèle, qu'il importait, dis-je, de rappeler cette vérité si grave et si touchante. C'est ce qu'avait fait le projet en reconnaissant « la foi en Jésus-Christ comme seul moyen de salut pour les pécheurs repen-

<sup>1</sup> C'est M. de Pressensé qui souligne.